

## CHAPITRE I

*Le général goûta et regoûta et ne cessa  
de goûter que lorsqu'il eût tout mangé.  
(Comtesse de Ségur)*

Le diable battait sa femme. Un peloton de nuages s'accrochait aux flèches de la cathédrale, s'y déchirait en lanières de pluie, puis s'effilochait en quenouille sous un soleil triomphant.

Perrine leva son museau pointu vers la statue de Laënnec qui trônait au centre de la place Saint-Corentin, lui lança un clin d'œil et esquissa un pas de polka. Quelle superbe journée venteuse, pluvieuse et ensoleillée tout à la fois !

Fanny marchait posément à ses côtés. Elle considéra sa cadette avec indulgence et admiration.

— Quelle pétulance, pensa-t-elle, quelle force vive ! Comment garde-t-elle tant de jeunesse après de telles épreuves ? Aurais-je pu survivre comme elle à la perte de mon mari et d'un enfant ? Quel sera son destin ? Elle semble faite pour la démesure.

Elle frissonna et dit à voix haute :

— Tiens-toi donc tranquille et regarde où tu poses les pieds, tu vas te tordre les chevilles sur les pavés !

Perrine abaissa sur sa sœur l'impétuosité de ses yeux noirs enflammés d'or, et la regarda avec adoration :

— Comme tu es belle, Fanny ! Aussi belle que sage ! Mais je me contentais de rendre hommage à la science.

Fanny était belle, en effet, avec son fin nez droit, ses lèvres bien dessinées et la fraîcheur de son teint dont la trentaine n'avait pas meurtri le velouté. Le seul défaut de ce visage presque parfait

était la carence de cils sur les doux yeux châtaigne : elle les avait courts et rares, contrairement à ceux de sa sœur qui ombrayaient en éventail la vivacité du regard. Fanny était vêtue ce jour-là d'une jupe de drap bleu Nattier, ornée à la base d'un ruban de velours noir et d'une longue redingote du même drap, dont le col, galonné lui aussi de velours noir, s'ouvrait sur une guimpe de soie grège. Elle aimait sentir, à même la peau, la douceur de la soie. Elle aimait surtout sentir les mains de son mari, ses mains soignées de médecin, glisser sur le tissu léger. Une bouffée de chaleur l'envahit et elle regarda subrepticement sa sœur, craignant stupidement qu'elle n'ait pu lire ses pensées sur son visage.

Mais Perrine était bien trop occupée à vivre cet après-midi d'avril 1907 pour observer Fanny. Sa jupe de lainage vert et son corsage de cheviotte assorti, bien ajusté sur un chemisier blanc à large col, mettaient en valeur la sveltesse de sa taille. Perrine, mince et souple, dédaignait les corsets qu'elle considérait comme une atteinte à sa liberté. Et sa chute de reins, voluptueusement libre, allumait en effet dans les prunelles masculines une lueur révolutionnaire. Perrine n'avait pas la perfection de traits de sa sœur, mais son visage était si mobile, si vivant, qu'on n'en remarquait pas l'irrégularité. Elle avait surtout des yeux de braise qui, selon l'expression de l'un de ses admirateurs "allumeraient une botte de paille à dix pas".

Fanny semblait une madone. Perrine avait la beauté du diable.

Elles avaient décidé de profiter de cette belle journée capricieuse pour aller "javatter" chez le pâtissier, au-delà du Pont Médard. Personne ne savait l'origine du java, cette spécialité locale faite d'un macaron fondant recouvert de crème au beurre et glacé au moka. Les deux sœurs en raffolaient. La silhouette de Perrine supportait tous les excès ; quant à Fanny, son mari disait d'elle : "Fanny est gourmande, mais ce n'est pas grave : elle est encore plus coquette que gourmande".

Maître Jolinot, le pâtissier, les reçut avec grande courtoisie. La femme du médecin était une cliente de marque dans cette petite ville du bout du monde.

Elles s'attablèrent, commandèrent du thé de Chine et une pleine assiettée de javas.

— Et maintenant, dit Fanny, raconte-moi. Il y a trois jours que tu es arrivée et nous n'avons pas encore eu le temps de causer tranquillement. Alors, raconte-moi.

— Quoi ?

— Tout !

— Dieu du ciel ! Comment veux-tu que je te raconte tout ! La moitié n'est pas racontable !

— Raconte-moi ce qui est racontable, concéda Fanny, sachant pertinemment que le reste viendrait après. Raconte-moi ce qui se passe à Paris. Nous sommes tellement isolés ici. Raconte-moi les derniers livres, la mode, la politique... Parle-moi de toi d'abord. Que fais-tu à Paris pour occuper ton temps ?

— Pour occuper mon temps ! Que voilà bien une expression de femme oisive. Je donne des cours de chant au Conservatoire de Mimi Pinson.

— Mimi Pinson ? Qu'est-ce que c'est que ce conservatoire et pourquoi y donnes-tu des cours de chant ?

— C'est une œuvre fondée par Gustave Charpentier. Tu le connais ?

— J'ai étudié la partition de son roman musical "Louise" et j'ai beaucoup aimé. Tu le connais toi ?

— Oui. Je l'ai rencontré chez le Docteur Fauquin.

— Qui est le Docteur Fauquin ?

Perrine répondit évasivement :

— Un ami.

Fanny ne forçait jamais les confidences de sa cadette ; peut-être était-ce d'ailleurs pour cela que celle-ci se confiait si volontiers à elle. Elle n'insista donc pas.

Perrine reprit :

- Donc, j'ai rencontré Gustave Charpentier. Nous avons sympathisé et il m'a parlé de ce conservatoire qu'il a fondé pour donner un minimum d'éducation à des ouvrières, des cousinettes pour la plupart. Il m'a demandé si je consentirais à donner des cours de chant. Il savait que je donnais des leçons particulières.
- Tu donnes des leçons de chant ? Fanny semblait interloquée.
- Il faut bien que je vive, répliqua Perrine âprement. Ce n'est pas avec ma pension de veuve que je peux le faire et ma dot a fondu comme neige au soleil ! De toutes façons, j'aime beaucoup enseigner le chant et je t'assure que mes nouvelles élèves sont beaucoup plus assidues et travailleuses que les jeunes filles de la bourgeoisie !
- Pourquoi, ma chérie, ne viens-tu pas vivre avec nous ?

Perrine lui répondit avec affection :

- Tu sais bien, Fanny, que je suis comme le loup de la fable. Je préfère être maigre et libre, que grasse et dépendante, même si cette dépendance est douce. D'ailleurs, regarde-moi : je suis mince comme un fil !

Elles rirent pour rompre l'émotion qui les gagnait.

- Raconte encore, dit Fanny.

Les yeux de Perrine se firent malicieux :

- As-tu lu les "Claudine" ?
- Ce sont des horreurs, paraît-il.
- Comment peux-tu dire cela, puisque tu ne les as pas lus ?  
Tout le monde les lit à Paris. Et d'ailleurs regarde mon col :

c'est un "col Claudine". C'est seyant, n'est-ce pas, et on se sent tellement plus libre qu'avec les cols montants qui vous enserrant le cou comme un collier de négresse !

- Ma libre petite sœur, murmura Fanny. C'est vrai que c'est seyant, et tu le portes à ravir. Et c'est vrai qu'on étouffe dans les cols montants !
- Pourquoi en portes-tu ?
- Tu sais, la nouvelle mode n'est pas encore arrivée jusqu'ici !
- Eh bien ! lance-la ! Pour en revenir aux "Claudine", c'est écrit à la perfection, un peu mièvre parfois ; mais ce qui est intéressant, c'est la personnalité de l'auteur.
- Willy ?
- Mais non, pas Willy, sa femme !
- C'est sa femme qui a écrit cela ?
- Mais ce n'est pas possible ! Vous ne savez donc rien de rien, dans ce trou !
- Quimper n'est pas un trou, répliqua Fanny offensée. C'est une ville charmante, et on n'y est pas plus bête qu'ailleurs, seulement moins bien informé.
- Allons, ne te fâche pas. Oui, c'est la femme de Willy, Gabrielle Colette, qui les écrits. D'ailleurs, elle vient de quitter son mari, et maintenant elle fait du théâtre. Elle danse.
- À moitié nue, paraît-il.

Perrine se pencha vers sa sœur, narquoise :

- Tiens, tu sais donc cela ? Oui, à moitié nue, et alors ? Comment veux-tu qu'elle vive, sans métier, sans mari, sans souteneur ? C'est une courageuse... et elle écrit, elle écrit merveilleusement. Vrai, tu devrais dire à Charles d'acheter ses livres.

- Tu sais que Charles et moi sommes plutôt classiques, mais je lui en parlerai. Et Fanny ajouta avec hésitation :
- Tu es sûre que ce ne sont pas des horreurs ?
- Oui, affirma Perrine d'un ton péremptoire, elle décrit la vie, voilà tout. La vie que tu ne connais pas, toi si protégée.
- C'est vrai, admit Fanny. Raconte encore.
- J'ai aussi rencontré...
- Chez le Docteur Fauquin ? taquina Fanny.
- Chez le Docteur Fauquin, concéda Perrine en riant, mais ne m'interromps pas, sinon je vais perdre le fil de mon histoire. Je disais donc que j'ai rencontré une femme avocate. En voilà au moins une qui a un métier et qui n'aura pas besoin de danser nue pour gagner son pain. Savais-tu qu'il y avait des femmes avocates ?
- Mais bien entendu, dit Fanny en entamant un nouveau java, je l'ai lu dans "l'Illustration".
- Quelle révolution ! Les femmes se mettent à exercer des métiers intellectuels, réservés aux hommes jusqu'à présent. Et les hommes vont enfin comprendre ce que sont les femmes.
- Mais ils l'ont compris il y a bien longtemps, voyons. Charles me disait qu'au moyen âge il y avait des femmes médecins.

Les pupilles de Perrine se dilatèrent d'étonnement :

- des femmes médecins ! Mais pourquoi m'y en a-t-il plus ?
- Charles prétend que les hommes ont pris peur de l'importance sociale des femmes, et qu'ils se sont efforcés de les ramener à leur juste rôle de mères de famille.
- Et tu me dis cela le plus tranquillement du monde ! Tu trouves donc cela bien ? s'exclama Perrine, ulcérée.
- Mais oui, répondit Fanny placidement, je trouve cela très bien.

Elle souriait. Ses cheveux bruns étaient relevés en chignon souple sous la capeline à larges bords, ceinte d'un ruban bleu qui retenait un bouquet de myosotis ennuagé de tulle. Un collier de perles rosées — cadeau de son mari pour la naissance de leur premier fils — glissait sur la soie de son corsage, épousait la gorge pleine et charnue. Elle était l'image même de la féminité heureuse.

Une grosse larme coula sur la joue de Perrine. Elle regarda sa sœur avec une intensité douloureuse, puis sortit son mouchoir de sa poche et s'essuya le visage avec fureur.

— Ça m'agace de pleurer, dit-elle.

Elles finirent les gâteaux en silence, puis Fanny appela la servante, demanda l'addition et paya. Selon son habitude, elle plia soigneusement la note en quatre : Fanny dépensait largement, mais tenait scrupuleusement les comptes du ménage. Le grain du feuillet était doux et lisse sous les doigts comme du papier de soie, bien que la texture en fût plus épaisse. Fanny s'en étonna un instant, puis glissa la note dans son réticule.